

*Nul ne les arrachera de ma main* (Jn 10, 27)

*Venez, mes frères, écoutez-moi*, le temps que je vous emmène (le prêcheur est bien un peu pasteur aussi, et pâturage, en tout cas, tout pré carré d'écriture sainte auquel il lui incombe d'introduire) ; écoutez-moi, le temps que je vous emmène à Celui qui seul peut dire sans prétention intolérable : *Venez, mes fils, écoutez-moi !* (Ps 23, 12 ; *Reg. Ben. Prol.*), à cette Voix princière, principale, qui parle aujourd'hui, et qui fait doucement réclame pour elle-même : *Mes brebis entendent ma voix*, dit-elle. *Venez, mes filles, écoutez-moi !* Car les brebis sont de saintes filles, de saintes femmes. Les brebis, je veux dire les oreilles. Oui, pourvu qu'elles fassent vraiment leur office, les oreilles sont ce qu'il y a de plus filial, ce qu'il a de plus tendre, ce qu'il y a de plus « brebis », en quelque sorte, dans la brebis. De plus docile, intelligemment. Les oreilles mêmes sont des brebis. De saintes filles. De belles filles. *Audi filia... Écoute, ma fille, et prête bien l'oreille : le Roi est séduit par ta beauté* (Ps 44, 11-12). Allons, s'il vous plaît, écoutez-moi : porteur du chant autant que de la parole, *je m'en vais vous dire un mystère* (1 Co 15, 51). Une humble découverte touchant l'homme. Un théorème dont j'ai trouvé dans cette page l'exemplaire autant que la confirmation. Écoutez bien : il y a du chant là-dedans, il y a une méthode de chant, mais parvenue au degré de christologie.

*Les brebis écoutent ma voix. Elles suivent la voix.* Autant dire qu'elles marchent à l'oreille, en se prêtant mutuellement l'oreille (quel égard !) pour marcher ensemble à leur voix commune dont la voix du pasteur est le bercail. Elles sont dans la main (la main n'est pas une prison, mais un nid à ciel ouvert). Elles sont dans la main de la voix elle-même (la main et la voix sont de même état, au même étage). Elles sont dans la main du Fils et se retrouvent bientôt dans la *main du Père*, puisque aussi bien le Père et le Fils se donnent la main, se passent les brebis de la main à la main. *Ils étaient à toi*, dit le Fils, *et tu me les as donnés*. Et les brebis, toutes ensemble, forment *le troupeau* guidé par *sa main*, ou, pour suivre de plus près la lettre du psaume invitatoire, *le troupeau de sa main* (Ps 94, 7). Elles marchent, elles vont de l'avant, elles voient le pays, là-bas. Elles ont des yeux pour voir la main qui les guide, et pour voir le pays où la main les emmène. Le pays, la patrie, le Père. Le lointain où confinent la main qui montre et celui qui est montré, car, dit la Voix – la Main elle-même –, *le Père et moi nous sommes un*. La main emmène en paradis, là où le vert au bleu confine, désaltérant à l'infini. Faisons le compte : l'oreille, la voix, les mains, les pieds, les yeux : tout cela marche ensemble, tout cela fait ensemble bon ménage. Tout cela ensemble compose l'anatomie, ou plutôt l'organisme, le corps vivant de l'homme qui chante, le Corps entier qui chante comme *un seul Homme nouveau* (Ep 2, 15). Il faut tout cela ensemble pour que le chant marche, pour qu'il existe, tout simplement. Dans les paroles du bon pasteur, il y a, en résumé, tout un art du chant, tout un traité du chant ou, plus précisément encore, tout un traité de « chironomie », c'est-à-dire de cet art propre qu'a la main d'indiquer le chant et d'y inviter, de cette conduite que la main doit suivre (car la main elle-même est disciple) pour conduire le chant : un « manuel », en somme, dont la main même est le sujet.

Le bon pasteur dirige son monde à l'inflexion, non à la vocifération ; à l'harmonie, non au sifflet ; à la main, non à la fêrule. À main nue, à main démunie sans doute, mais à *main forte* (Dt 4, 34) tout de même. Posée par le Poète aux extrémités de l'homme comme un oiseau et non comme une arme, la main ouvre la marche et montre l'horizon : *Étends ta main sur la mer et fends-la, qu'ils puissent traverser...* (Ex 14, 16) N'est-ce pas par ce geste que toute l'histoire a commencé ? L'oreille écoute la voix et l'œil regarde la main, la main comme un oiseau de paradis qui va où cela lui chante et qui fait faire un détour si considérable que, le temps écoulé se perdant de vue, l'on a la surprise de s'être égaré pour de bon, sans pouvoir

jamais plus rebrousser chemin. La voix s'accompagne de la main, et la main, au fur et à mesure de ce compagnonnage – elles *courent toutes les deux ensemble* (Jn 20, 4) et *conversent entre* elles (Lc 24, 14) –, la main, dis-je, dessine sa sœur la voix dans l'espace et, pour l'assurer, fait instantanément son portrait ; elle suit d'instinct l'idée de la voix et lui donne une espèce de corps fugitif ; elle la traduit en une volute momentanée, juste assez durable, cependant, pour que d'autres la voient et la suivent à leur tour : *Tout le peuple voyait les voix* (Ex 20, 18), est-il écrit en toutes lettres à propos de l'émission des Dix Paroles sur le Sinaï, et le voyant de l'Apocalypse a lui aussi ce raccourci étonnant : *Je me retournai pour voir la voix qui me parlait* (Ap 1, 12). La main prend la voix par la main et la met sur pied pour qu'elle marche d'un pas ferme. Joignant le geste à la parole, elle semble dire : *Va vers le pays que je te montrerai* (Gn 12, 1). Car il ne faudrait pas soupçonner le *maître du chant* (Ps 3, 1 ; 5, 1 ; 6, 1, etc.) du moindre absolutisme : mystérieusement anonyme et désignant en réalité le même personnage que le *bon pasteur*, le maître du chant n'est pas le détenteur du chant lui-même, mais son montreur, son éclairer, c'est tout. Le chant est là-bas, plus loin, plus haut. Nul ne peut à proprement parler mettre la main sur lui. Le chant est à venir. Le chant est l'autre part, l'outre-mer, une fois acquitté le péage pascal : *Alors Moïse et les Israélites chantèrent pour le Seigneur le chant que voici* : « *Je chante pour le Seigneur car il est magnifique : il a jeté à la mer cheval et cavalier !* » (Ex 15, 1). Le chant là-bas, « la Messe là-bas » s'entend de loin, et ce d'autant mieux qu'on a le cœur accessible : si le fils acrimonieux *entend de loin la symphonie* (Lc 15, 25), que n'entendra point le prodigue ?

Les brebis, ces saintes femmes, marchent donc en écoutant la voix, en regardant la main, en étreignant les pieds (Mt 28, 9). Car la voix est celle d'un vivant, celle du Vivant lui-même présentant sa ramure autant que ses racines : *Voici mes mains et mes pieds, c'est bien moi !* (Lc 24, 39). Les oreilles fines – les saintes filles – entendent de loin : *Voix de mon bien-aimé : le voici qui vient !* (Ct 2, 8). Cette Voix – ou cette Main (nous avons dit qu'elles sont sœurs jumelles) – cette Voix n'écrase pas : elle suscite, elle provoque, elle emmène d'autres voix et les révèle à elles-mêmes. Les brebis s'émerveillent de marcher dans un autre sens, et leur cœur atteint une température jusque là inconnue (cf. Lc 24, 32). *Leurs yeux s'ouvrent* (Lc 24, 31) et elles s'aperçoivent qu'elles ont de l'oreille, qu'elles ont des mains et des pieds, elles aussi. Le *Maître du chant*, la voix du *Maître* – *Rabbuni* (Jn 20, 16) – provoque tout simplement la résurrection des corps. Il emmène vers l'horizon, là-bas, à portée de main, à portée de voix, là où s'entend la voix du Père indiquant la voix du Fils : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé : écoutez-le* (Mt 17, 5) ; là où la voix du Père et la voix du Fils – *symphonie* (Lc 15, 25) par excellence – ne font plus qu'un, *sont Un* ; là où toutes les voix ensemble n'en font plus qu'une, sans pour autant cesser d'être différentes ni renoncer à leurs inflexions singulières. *Alors j'entendis comme le bruit d'une foule immense, comme le mugissement des grandes eaux, comme le grondement de violents tonnerres ; on clamait : Alleluia !* (Ap 19, 6).

À peine le bon pasteur – le maître du chant – eut-il prononcé les paroles inoffensives que nous avons entendues dans l'évangile de ce jour, que ses adversaires, nous est-il rapporté, *se saisirent de pierres pour le lapider* (Jn 10, 31). La circonstance est de taille et pareil épilogue mérite quelque attention. Le chant est toujours au milieu des hommes quelque chose de fragile, la voix, signature de l'individu, une étrangeté, et c'est s'attirer des pierres, bien souvent, que de s'évader du psittacisme général pour oser l'originalité d'une interprétation. Qu'importe ! La voix a raison des tombeaux (cf. Jn 11, 43). Du même ordre que la lumière, le son n'esquive pas, ne traverse pas seulement les pierres : il les fait rouler (Mc 16, 4). Mieux encore, parce qu'il est musicien, il se saisit des décombres mêmes, il convoque les pierres et en fait un édifice. Le pasteur est maître du chant : il est aussi bâtisseur. *Comme des pierres vivantes approchons nous de lui* (1 P 2, 4). Amen.